

Recherches sociographiques



Yvan LAMONDE, *Historiographie de la philosophie au Québec*

Pierre Thibault

Volume 14, Number 2, 1973

Le vécu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055618ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055618ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thibault, P. (1973). Review of [Yvan LAMONDE, *Historiographie de la philosophie au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 14(2), 270–271.
<https://doi.org/10.7202/055618ar>

L'étude des attitudes est souvent éclairante, bien qu'elle semble un peu trop commandée par les besoins du moment ou la volonté d'utiliser toutes les données recueillies. On relève au moins trois séries différentes d'objets de ces attitudes (aux chapitres 5, 7 et 8), sans que les raisons de ces différences soient données. Quant à la distinction fondamentale qui est faite entre deux sous-groupes qui se recoupent : les « très mécontents » (*the highly disaffected*) et les « contestataires de la basse classe » (*the lower class dissenters*), elle apparaît un peu compliquée, même si elle permet de donner une explication plausible des schismes.

L'auteur ne s'est peut-être pas interrogé suffisamment sur l'orientation politique du mouvement créditiste. Il reprend pour la classer une définition plus idéologique qu'opératoire de la gauche et de la droite. Si on les définit plutôt par la tendance à l'équivalence ou à la prévalence entre les hommes, il devient douteux que le Crédit Social ne soit qu'à droite. Les créditistes s'en prennent aux prévalences des « statocrates » sur le peuple des gouvernés, et en cela ils défendent des valeurs de gauche, même si leur refus de s'attaquer à l'ordre social existant les situe plutôt à droite.

À la différence de plusieurs ouvrages publiés en anglais sur ce continent, qui ne parviennent pas à restituer correctement le français qu'ils utilisent, le livre de Stein est presque impeccable. Notons seulement que les Chevaliers de Colomb ne sont pas des Chevaliers de Colombe (pp. 128-129), et que la traduction de « to form long lines » par « marcher sur les trains » (p. 132) laisse perplexe.

Ce livre, venant à la suite de celui de Maurice Pinard, n'épuise pas l'étude du créditisme au Québec. En particulier la sociologie — ou la science politique — de son organisation, entendue au sens large, reste à faire. Mais nous connaissons beaucoup mieux, maintenant, les leaders de ce mouvement devenu parti, leurs attitudes, et les raisons des schismes qui les divisent périodiquement.

Vincent LEMIEUX

*Département de science politique,
Université Laval*

Yvan LAMONDE, *Historiographie de la philosophie au Québec, 1853-1971*, Montréal, HMH, 1972, 214 p. (Cahiers du Québec, collection « Philosophie ».)

Ce petit livre est un recueil de propos québécois sur la philosophie, plus précisément sur l'enseignement de la philosophie, qui vont de Mgr L.-A. Paquet (1917) à Normand Lacharité (1971). Sur onze textes, sept sont postérieurs à 1950, et neuf sont une « défense et illustration de la philosophie ». Autrement dit, seulement deux de ces textes correspondent à ce qu'on appelle habituellement « historiographie » et ils sont relativement anciens (Paquet : 1917 et Beaugard : 1941-42).

Le principal inconvénient de cette singularité est qu'elle oblige le présentateur à se consacrer, lui, à une « défense et illustration » du titre, qui devient une attendrissante obsession. (Cf. le premier revers, la page 15, les pages 21-23, où le mot revient à tout bout... de ligne et à toutes les sauces, jusqu'à la chronologie de la page 225 où le texte de Mgr Paquet est désigné comme « étude historiographique ».)

On a heureusement vite fait de surmonter cette petite épreuve lorsqu'on s'engage décidément dans la lecture, d'abord, des trente pages de « Présentation » rédigées par Yvan Lamonde. Cette « Présentation » est étoffée d'une centaine de notes offrant quelque deux cents références bibliographiques, d'ailleurs reprises à la fin de l'ouvrage en une bibliographie chronologique. Ces références sont situées et liées entre elles — parfois même aux événements — dans un texte concis, truffé d'opportunes citations. Y. Lamonde a divisé la matière en quatre périodes, qu'il a caractérisées par un indice descriptif :

— 1853-1917 : la dispersion (c'est la période où le thomisme est restauré) ;

- 1917–1936: la prospection (la philosophie, dorénavant thomiste, devient universitaire et publique);
- 1936–1950: l'exploration (c'est l'époque des travaux académiques spécialisés);
- 1950–1970: l'appropriation (décléricalisation, professionnalisation, puis « liquidation des objectifs »).

Les périodes 2 et 3 correspondent au thomisme triomphant.

Cette périodisation empirique présente des difficultés analogues à celles qu'impliquait la détermination de ce qu'est l'historiographie philosophique et, ce qui est plus grave, de même nature que celles auxquelles se heurte tout discours historique portant sur la philosophie: celle même de la nature de cet « objet » historique que prétend être la philosophie. Car on peut bien croire là-dessus ce qu'on veut quand on philosophe, on a moins de liberté quand on s'avise de faire l'histoire de la philosophie. On est alors bien forcé de constater que la philosophie n'a pas d'histoire (à elle), qu'elle est, sinon toujours métaphore, au moins et au mieux métonymie.

La philosophie est un objet pour l'historien au même titre que les couronnements et les traités. L'histoire ne peut porter que sur des rapports de force institutionnalisés et sur l'idéologie qui les légitime: la politique et la pédagogie. Le reste ne trouve sens qu'en se casant là-dedans. Et c'est d'ailleurs ce que nous montre à l'envie la lecture de ces textes. Cette historiographie de la philosophie ne nous parle que de gouvernement et d'école.

« Henri-Raymond Casgrain appelait Étienne Parent “philosophe canadien” et le comparait à Victor Cousin » (24-25). L'unique querelle philosophique au 19^e siècle tourne autour du mennaisisme. Le premier historiographe, qui est en même temps le premier vrai thomiste, au sens d'« officiel », est le « théologien national » (29) et Camille Roy dit que ses travaux sont « les meilleurs ouvrages de philosophie et de sociologie que nous ayons » (32). C'est dans le contexte de *l'Action française* qu'Hermas Bastien devient historiographe de la philosophie et apôtre du thomisme (33-35). Il en est de même pour Arthur Robert et les textes de l'un comme de l'autre sont explicitement politiques. Quand Charles de Koninck fait rapport à la commission Massey sur la situation de la philosophie, il fait de l'anticommunisme (45). Et les jeunes philosophes que suscite la libéralisation des années soixante sont à Parti-pris.

Regardons-y d'un peu plus près. Dans les trois premiers textes reproduits — qui sont de loin les plus savoureux et justifient à eux seuls le livre — ceux de Paquet, Robert et Bastien, la philosophie se présente encore, avec une impudeur qui reste très « 19^e siècle », comme un discours politique. Les deux derniers textes (Dumont et Lacharité) sont pédagogiques.

C'est le type de société qui a changé: le discours philosophique porte toujours sur les rapports dans la cité et l'inculcation de leur légitimité. N'est-ce pas précisément à ce propos que Calliclès s'en prenait à la rhétorique de Socrate?

Pierre THIBAUT

*Faculté des sciences de l'éducation,
Université Laval.*

L'Hôtel-Dieu de Montréal, 1642–1973, Montréal, HMH, 1973, 346 p. (Cahiers du Québec.)

Le tricentenaire de la mort de Jeanne Mance offre à un groupe d'historiens l'occasion de souligner le rôle primordial joué par l'Hôtel-Dieu et la communauté des religieuses Hospitalières de Saint-Joseph dans l'histoire de la Nouvelle-France et de Montréal.

Le Cahier comporte douze études; elles ont été presque toutes composées à l'aide des documents conservés dans les archives de la communauté. Malheureusement, le directeur du cahier n'a pas cru opportun de regrouper ces études en fonction d'un schéma qui permette de suivre le